

James Pradier, lauréat du Grand Prix de Rome séjourne au début du 19s dans la Ville éternelle où il fréquente les ateliers de sculpteurs les plus en vue de leur temps. De retour à Paris, il rencontre vite le succès avec des œuvres inspirés de la mythologie. Son inspiration est l'Antiquité mais il la revisite par une approche sensuelle et expressive telle qu'en témoigne "Chloris" au modelé charnel et suggestif.

La critique a tour à tour salué "Chloris" comme l'un des exemples les plus aboutis de la sculpture classique, tout en y voyant également une œuvre marquée par une réelle modernité.

Elle est achetée par l'Etat et envoyée au musée de Toulouse dès 1851.

On rencontre le personnage de Chloris, nymphe des fleurs, dans l'œuvre d'Ovide. Pradier parsème délicatement sa chevelure et ses bras de toute une diversité de roses, liserons, pâquerettes...

Le thème de Chloris déshabillée et caressée par Zéphir est une invention de l'artiste. Pradier s'empare de ce sujet pour nous parler de désir. Zéphir, dieu du vent d'ouest, n'est pas représenté ici, mais son souffle fait glisser le vêtement que Chloris peine à retenir.

Pradier privilégie le trouble sensuel auquel Chloris s'abandonne : sa tête bascule en arrière, son regard se perd, sa bouche s'entrouvre. Elle est parcourue par un frisson.

Son émoi marque une modernité au cœur du 19 siècle en prenant des distances avec les codes de l'art antique. Si le drapé rigide aux plis tuyautés, sculpté dans le beau marbre de Paros, en conserve l'héritage formel, il contraste fortement avec le corps souple et lascif de Chloris.

L'attitude de Chloris reste celle d'une Vénus pudique, et bien que les fleurs symbolisent la virginité, son corps aux formes pleines, n'est peut-être pas celui d'une jeune vierge....